

que tes jeunes et belles Anglaises, pâles fleurs
que l'île Britannique t'envoie pour rendre à tes
jardins la poésie que ses importations indus-
trielles ont enlevée à ta colline.

JULES SANDEAU.



NÉCROLOGIE
DES CENT-ET-UN.



Parlons de nos collaborateurs qui sont morts !
C'est une grande et amère dérision, la vie de
l'homme, puisqu'elle ne peut pas suffire à ter-
miner un livre comme le livre des *Cent-et-Un*?
On parle des larmes que répandit Xercès en
venant à penser que, de toute cette immense ar-
mée qu'il trainait à sa suite, pas un homme ne

vivrait dans cinquante ans! Que sont, je vous prie, les larmes du roi de Perse, qui s'amuse à s'attendrir sur cette armée de soldats sans nom, faits pour la mort et que les Grecs attendent déjà dans les plaines de Marathon, comparées aux larmes d'un libraire qui a réuni sur sa liste les plus grands noms de la littérature française, poètes, historiens, orateurs, hommes d'état, et qui se dit, voyant sa liste ainsi chargée : Avant que mon dernier volume ait vu le jour, combien seront morts de ces hommes chers à la France, qui m'ont prêté un si généreux appui !

Et en effet, à chaque nouveau volume du livre des *Cent-et-Un*, ce livre avait à déplorer une mort nouvelle. Et c'étaient les plus grands hommes qui tombaient. Le livre des *Cent-et-Un* ne peut mieux faire que de leur consacrer quelques-unes de ses pages, à ces hommes qui lui ont donné leur nom.

Le premier qui est mort, c'est M. de Martignac ; homme d'esprit, homme de cœur, éloquent, toute la France peut le dire ! M. de Martignac a été pleuré de toute la France : à son nom se rattachent nos dernières années de prospérité, de bonheur, de paix et de calme. Ministre du roi de France et ministre de l'opposition libérale, M. de Martignac avait été un point d'arrêt pour la révolution qui marchait à

grands pas. Son ministère est une histoire à part ; ministère si heureux, qu'il a endormi la maison de Bourbon sur l'abîme. C'était le ministère d'un honnête homme éclairé, bienveillant, calme, intelligent de toutes choses ; il était la dernière barrière derrière laquelle s'était retranché Charles X. Il eût protégé Charles X long-temps encore, si Charles X eût consenti à être protégé ; mais il voulut régner avec ses propres forces, il succomba. Que devint M. de Martignac dans cette lutte de la royauté et du peuple ? M. de Martignac redevint simple avocat comme il était à Bordeaux ! Mais aussi quel avocat ? Vous l'avez vu après les trois jours, quand le peuple élevait sa grande voix autour de la Chambre des Pairs et s'écriait : *Vengeance !* vous l'avez vu traverser la foule en fureur, aborder la Chambre des Pairs, et défendre de sa voix et de sa probité le même ministre qui l'avait fait tomber. Honorable courage ! admirable éloquence ! derniers efforts d'une belle âme ! C'est M. de Martignac aidé de M. de Montalivet, le jeune ministre, qui a sauvé à la révolution de juillet le sang qu'elle voulait répandre ; c'est lui qui a arraché à la mort les prisonniers du fort de Ham. Cette même révolution devant laquelle M. de Martignac s'est présenté sans peur n'ayant pour arme que sa parole, cette même révolution qui l'avait vaincu, il l'a

vaincue à son tour. Mais hélas ! le même arrêt qui sauvait son client de la mort, condamnait M. de Martignac, et ce plaidoyer était le dernier effort de cet homme si honnête et si pur que la révolution de juillet n'avait pas écrasé ; il avait jeté toute son âme dans ses dernières paroles, il devait mourir enseveli dans son triomphe. Depuis cette journée de gloire pour lui, M. de Martignac ne fit plus que languir. Il était pauvre, il se fit écrivain. Il préparait une histoire de longue haleine ; il promettait au livre des *Cent-et-Un* un article : il est mort. Après avoir été le ministre du plus beau royaume du monde, M. de Martignac est mort homme de lettres, tout simplement homme de lettres comme nous ¹.

¹ Voici la lettre que M. de Martignac écrivit à l'éditeur un mois avant sa mort.

« Monsieur,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser m'est parvenue dans mon lit où je suis retenu depuis quatre mois. J'ai un vif désir de contribuer, avec tant d'hommes honorables et célèbres, au succès d'une opération qui doit améliorer votre situation ; mais, d'une part, le fâcheux état de ma santé qui m'interdit les longs travaux, et, de l'autre, l'achèvement du grand ouvrage dont je m'occupe, ne me permettent guère de prendre un engagement fixe pour l'époque de la contribution que vous me deman-

Vous vous rappelez encore les tristes jours du choléra, quand toute la ville était tremblante ! Le fléau nous vint dans une folle nuit de carnaval ; on mourait dans les rues, on mourait dans les hôtels ; le char de la mort allait au galop sur les boulevards, c'était une horrible confusion. Les premiers jours ce fut le peuple qui prit le premier la route du cimetière, bientôt arriva le tour des puissans et des riches. Le plus puissant de tous, Casimir Périer, cette ferme volonté, fut porté en grande pompe au Père-Lachaise ; bien des hommes illustres le suivirent. Les savans surtout succombèrent, et Paris resta plus épouvanté que jamais en voyant qu'une vie calme, studieuse, modérée, honorable, honorée, ne préservait pas du fléau. M. de Saint-Martin, Champollion, cet aimable et charmant Chézy, traducteur de la *Sacuntala*, succombèrent les uns après les autres. C'était la science de l'Orient qui nous disait adieu ! Spectacle touchant !

dez et à laquelle vous voulez bien attacher quelque prix. Je ne puis que vous promettre une bonne volonté bien sincère et un désir réel de faire le plus tôt possible ce que vous attendez de moi.

« Recevez, etc.

« Vicomte de Martignac. »

Paris, ce 29 février 1832.

(Note de l'éditeur.)

On vit le vieux maître de ces jeunes gens de tant de science, M. Sylvestre de Sacy, cet homme plein de foi, ce chrétien à la face du monde, venir trois et quatre fois sur ces tombes fraîchement ouvertes, et jeter sur la cendre de ses élèves chéris ses derniers et paternels adieux ! Ce fut, je le dis, une grande confusion. Mais un jour que devint la science ? quand on lui apprit que le plus savant de tous, l'homme qui avait fait l'histoire du monde avant le déluge, celui qui donnait à coup sûr un nom à tous les êtres épars, et qui retrouvait ces races perdues d'animaux inconnues au monde, Georges Cuvier, venait de mourir ? Il était mort frappé du fléau. Toute la ville suivit son convoi, toute l'Europe le pleura ; il était le maître de toute science : il était le grand philosophe de toute philosophie ; il était le père de toute science naturelle ; il était Georges Cuvier ; il avait écrit son nom sur la liste des *Cent-et-Un*, qui le pleurent non pas comme un confrère : ils n'ont pas tant d'orgueil ! mais comme leur seigneur et maître, qui n'avait pas dédaigné de s'associer avec eux. Quel nom de moins, nous ne disons pas pour le livre des *Cent-et-Un*, qui en aurait été écrasé, mais pour l'Europe !

Nous avions aussi ce nom-là, ce nom qui a ébranlé et pacifié les deux mondes tour à tour,

Lafayette ! Il s'était inscrit d'une main ferme sur notre liste, non loin de Cuvier. Il avait à nous raconter tant de belles et nobles aventures de sa vie ! Il avait à sa disposition l'Amérique et l'Europe, ces deux mondes dont il était le héros. Les souvenirs de ce grand homme embrassaient également les deux histoires. Il en avait été le dieu et le héros. Il était l'homme que la Providence tenait en réserve pour le mettre à la tête de toutes les révolutions populaires. Il était le roi né et obligé du peuple de chaque nouvelle délivrance ; il était le prophète de chaque nouvelle liberté ; il était la grande loi de toutes les insurrections contre les lois : il était Lafayette ! Il est mort sans vouloir mourir, car c'était un homme qui tenait à l'avenir comme à son bien, comme à sa gloire. Il marchait devant l'avenir. L'avenir est assis sur son tombeau !

Nous autres, nous avons eu le nom de M. de Lafayette ; il n'a pas été des nôtres, mais nous avons été à lui.

Il y avait encore un aimable vieillard écouté par la jeunesse, tout classique qu'il était. Affable

« Quoique je n'aie pas l'honneur de pouvoir réclamer
« un titre littéraire, je m'empresse de joindre mon nom
« à ceux des amis de M. Ladvocat qui se sont réunis pour
« l'entreprise des Cent-et-Un. — LAFAYETTE. »

(Note de l'éditeur.)

et bon, indulgent, éclairé, homme très-littéraire, fort passionné pour le dix-septième siècle dont il avait gardé toute l'élégance : j'ai nommé M. Andrieux. Long-temps nous l'avons vu dans sa chaire, entouré de jeunes gens et de femmes accourus de toutes parts pour l'entendre, passer en revue les chefs-d'œuvre de la littérature et de la poésie de tous les temps ; il était le seul à qui la jeunesse eût pardonné sa résistance à la poésie nouvelle ; il était le seul dont l'opposition littéraire ne fût pas dénigrante, parce qu'elle n'était pas l'opposition d'un homme médiocre ; élégant écrivain en prose, élégant écrivain en vers, il a fait de jolies comédies à la taille de mademoiselle Mars, il a fait des contes charmans pleins d'harmonie et de facilité, il a été heureux toute sa vie : heureux dans sa famille, heureux dans ses amis, heureux dans les belles-lettres, heureux toujours ; il n'est pas mort, il s'est éteint doucement sans douleur, fidèle jusqu'à la fin à son ami Lafontaine :

Rien ne trouble sa mort, c'est la fin d'un beau jour.

M. Laya, lui aussi, écrivain de la même école poétique, qui eut le bonheur d'être plus qu'un grand poète sous la terreur, c'est-à-dire d'être un homme de courage, il était un des *Cent-et-*

Un, non pas le moins affable, non pas le moins bienveillant, non pas le moins cher aux jeunes gens, qui l'aimaient. C'est une chose digne de remarque, que la mort ait enlevé à si peu de distance les deux hommes les plus modérés, les plus intelligens et les plus indulgens de la littérature de l'Empire ; les deux hommes qui nous l'auraient fait aimer si nous avions pu l'aimer. Avec M. Andrieux, avec M. Laya, la littérature de l'Empire a perdu ses deux appuis les plus honorés, et les plus éloquens et les plus modestes ; elle a tout perdu en les perdant.

Mais hélas ! ce ne sont pas seulement les illustres et les vieillards qui sont morts. Les jeunes aussi et ceux qui commençaient à peine, et ceux qui venaient de mettre le pied, un pied timide et ferme cependant, sur le seuil littéraire, ceux-là aussi ont été atteints par la mort. Ils étaient hier pleins de vie, pleins d'espérance et d'avenir ; ils voyaient toutes choses sous les riantes couleurs printanières ; la jeunesse était leur folle compagne de joie et d'amour ; ils allaient çà et là humant l'air, foulant l'épais gazon, recherchant les obscurs ombrages, gravant mille noms charmans sur l'écorce du hêtre ; oh ! la belle vie ! la vie du romancier qui est jeune ! du poète qui est jeune ! la vie rêveuse ! la vie céleste ! On fait un vers, on écrit une lettre d'amour, on se fait

triste pour produire son roman plein d'horreur ; on passe la nuit au bal à voir danser les jolies filles ; on s'enivre de ce parfum de la vingtième année qui vous porte à la tête et au cœur ; on tend la main aux mains qui pressent la vôtre , on ouvre son cœur au cœur qui bat contre le vôtre , on s'abrite sous le regard inspirateur de quelque bel œil noir ou blond qui jette sur vous je ne sais quelle auréole d'enivrement et de volupté ; on se dit à soi-même : je suis jeune , je suis fou , je suis poète , je suis amoureux ; j'ai des larmes plein les yeux , j'ai de la peine plein le cœur ; j'ai de l'amour et du sommeil pour toutes mes nuits ; j'ai de l'amour et du travail pour tous mes jours ! et cela dit on marche en avant , on attache à son chapeau les ceintures de toutes ses maîtresses , on cache leurs lettres dans son sein , on ne se sent pas brûler. C'est bien , jeune homme ! Mais tout à coup le jeune homme chancelle , mais tout-à-coup sa tête vacille , mais tout-à-coup cette joyeuse couronne de ceintures aux mille couleurs qui paraît sa tête , serre sa tête à faire sortir sa cervelle de son crâne trop comprimé ! Le jeune homme enivré languit , et puis il meurt ! Est-il à plaindre ? Demandez-le aux convives que cet Empereur romain étouffa sous des fleurs.

Ainsi est mort tout jeune , tout heureux , tout épanoui par la jeunesse , tout vivace , et après

avoir fait quelques jolis livres , notre collaborateur , notre ami , notre convive , Regnier-Des-tourbet , pleuré par les femmes , pleuré par ses amis. Dites pour lui un long *de profundis* accompagné de longs soupirs , vous , les belles Madeleines pénitentes de notre temps !

Vous n'avez pas sans doute oublié deux chapitres pleins d'intérêt et d'observation , intitulés *Un Duel et les Demoiselles de Paris*. Le livre des Cent-et-Un les devait à *Victor Ducange*. Celui-là aussi il est mort ! Victor Ducange était un poète dramatique par excellence , pour tous les théâtres en-deçà et au-delà du drame. C'était un homme fécond en inventions terribles , qui méditait long-temps et avec le plus grand sang-froid une situation bizarre , une scène étrange , un dénoûment solennel.

Cet homme , qui est mort jeune encore , comprenait à merveille le parterre des boulevards. Il avait pénétré très avant dans le secret de ses instincts , de ses haines , de ses amours , de ses superstitions , de ses terreurs. Victor Ducange , tant qu'il vécut , s'appliqua à mettre dans ses drames les seules choses qui épouvantent le peuple , non pas les conspirations politiques , non pas les rois et les reines du moyen-âge , non pas les amours malheureuses , non pas l'histoire des riches et des heureux ; mais bien le jeu , l'incen-

die, la pauvreté, les haillons, l'échafaud et le bourreau, le grenier et la chaumière; tous les châtimens, tous les malheurs, toutes les passions que redoute le peuple. Avec une érudition peu commune, et qui l'aurait cru? une profonde connaissance et une très grande étude des modèles, Victor Ducange était parvenu, à force de travail, à pervertir si complètement sa pensée, à gâter si bien son style, à oublier si complètement ses études, que, vu de loin ou vu de près, vous l'auriez pris pour une imagination déréglée, pour un écrivain de hasard, pour une espèce d'improvisateur plébeïen à l'usage des premières loges en bonnets ronds et des parterres en haillons.

Il avait fallu à cet homme plus de soins et plus de peines pour arriver à ce drame bizarre, saccadé, sans transition, pour se donner ce style heurté et déclamatoire, qu'il n'en faudrait à un autre pour arriver à un drame et à un style corrects. Par ce moyen Victor Ducange, tout en restant un homme à part dans cette partie de la littérature quotidienne qui n'est pas de la littérature, échappa à toute critique en règle, à tout jugement littéraire. Il vécut seul au milieu du parterre et des lecteurs de son choix, s'inquiétant fort peu de ce qu'on disait de ses drames ou de ses livres dans le monde qui n'était pas son

monde. Victor Ducange ne reconnaissait pour son juge que son parterre de tous les jours; pour lui, la critique était au paradis du théâtre, à côté d'un verre de bière à demi vide et d'une pipe mal éteinte: aussi arrivait-il souvent à Victor Ducange d'être sifflé par le beau monde des premières représentations; j'entends par ce mot, *le beau monde*, des gens en habit et des femmes en chapeau, et d'être applaudi le lendemain à outrance par son public en veste et en casquette; tout au rebours de nos grands écrivains du boulevard, applaudis le premier jour par la belle compagnie, et sifflés le second jour par les habitués: arrêt suprême, celui-là. Ce serait donc une très intéressante biographie à écrire que celle de Victor Ducange; il représente très bien un genre de littérature qui n'a été encore ni défini ni expliqué, et qui cependant à elle seule compte autant de partisans et de fanatiques que toutes les autres littératures réunies.

Ce n'est pas que, même dans la sphère qu'il dédaignait, Victor Ducange n'ait laissé de profonds souvenirs. Parmi ses romans, qui sont nombreux, il y en a qui ont eu les honneurs de la persécution et du procès politique; parmi ses pièces de théâtre, *Calas*, comme un souvenir terrible de la lecture de Voltaire, qui était le dieu de Victor Ducange, pour tout ce qui ne tenait

pas au théâtre, et, comme observation profonde, *Trente ans ou la vie d'un Joueur*, ont causé d'assez profondes terreurs dans la ville pour que la ville s'en souvienne encore.

La mort de Victor Ducange est donc une perte irréparable pour les théâtres auxquels il avait consacré sa vie. Avec Victor Ducange expire le mélodrame proprement dit, cette chose bâtarde qui était souvent si amusante pour tout le monde; tragédie à l'usage du peuple, et qui se faisait écouter souvent par les plus difficiles, à force de mouvement, de péripéties, d'exagération, de larmes, de folies de tout genre et de changemens à vue. La mort de Victor Ducange laisse les boulevards en proie à cette foule de jeunes gens de génie qui rougiraient de faire un amusant mélodrame en trois actes, et qui passent leur temps à composer gravement de grands drames en cinq actes, sans tyrans, sans niais, sans changement à vue; véritables tragédies d'autrefois, moins le style, les beaux vers, les nobles passions, le jeu savant et passionné : sous ce rapport, Victor Ducange n'a pas besoin d'oraison funèbre : ses remplaçans le feront assez regretter.

L'autre jour encore, par un beau soleil, au milieu des bois de Meudon, sous les frais ombrages, un jeune homme tombait frappé au front d'une balle. Le duel venait de prendre

encore cette nouvelle victime, et l'ajouter aux nombreuses victimes qu'il emporte on ne sait où. Ce jeune homme s'appelle Jean May, et c'était un des *Cent-et-Un*. Sa mère, sa sœur et son fils l'attendaient pour célébrer sa fête. Hélas! ces fleurs cueillies le matin pour un fils, pour un père, on les jeta le soir sur un cercueil! Le cercueil est enfoui au pied d'un grand arbre au milieu de la forêt de Meudon.

Que dis-je? au moment où j'écris ces lignes, n'entends-je pas retentir un autre coup de pistolet à mes oreilles? Encore un duel qui retentit là-bas à Charenton, sous les orangers en fleurs! C'est un des nôtres, c'est un *Cent-et-Un* qui tombe, David, aimable et fougueux jeune homme, tué en duel. Vous avez lu de jolies pages de David dans un des premiers volumes, *l'Ouvreuse de Loges*. Quelle mort!

Mais aussi c'est là tout à fait la vie littéraire : de courtes joies chèrement payées! Mille clameurs inconnues qui tout-à-coup s'élèvent autour de vous, sans que vous puissiez dire d'où elles viennent; la mort qui vous saisit, tantôt lente, tantôt terrible et spontanée, puis l'oubli; et d'autres viennent qui prennent votre place, votre gloire (ce qu'on appelle votre gloire!), vos malheurs, votre mort.

Arrêtons-nous, de peur qu'une mort nouvelle

390 NÉCROLOGIE DES CENT-ET-UN.

ne me force à ajouter encore une page à ces pages. Le livre des *Cent-et-Un* est complet, moins un volume. Mon Dieu! Faites que cette nécrologie soit complète: le livre des *Cent-et-Un* a payé assez cher son tribut à la mort!

J. JANIN.



TABLE.



| | |
|---|--------|
| UN BUDGET DU SEIZIÈME SIÈCLE, par M. DUPIN aîné. | Page 1 |
| LES DEUX MANSARDES PARISIENNES, par M. JEAN MAY. | 39 |
| LES PARENS D'AUTREFOIS ET CEUX D'AUJOURD'HUI, par MADemoisELLE LéONTINE DE MÉDINE. | 77 |
| LES PAYSANS DES ENVIRONS DE PARIS, par MADemoisELLE VICTORINE COLLIN. | 87 |
| LA RUE SAINT-HONORÉ, par M. LOTTIN DE LAVAL. | 109 |
| LE TEMPLE, par M. N. BRAZIER. | 135 |
| LES CRÉOLES A PARIS, par M. SIDNEY DANÉY. | 151 |
| LA MODE A PARIS, par M. CHARLES BALLARD. | 177 |
| MONTFAUCON, par M. EugÈNE DE MONGLAVE. | 199 |
| UN PARISIEN A VIENNE, par M. LE DUC D'ABRANTÈS. | 241 |
| LES PAVÉS DE PARIS, par M. LE COMTE F. DE LA BOUILLERIE. | 269 |
| PARIS SOUS LE CONSULAT, ou UN BAL DE FOUR- NISSEUR, par M. MAX. DE VILLEMAREST. | 285 |
| LE CONDUCTEUR DE COUCOU, par M. ACHILLE JUBINAL. | 315 |
| CHAILLOT, par M. JULES SAND. | 353 |
| NÉCROLOGIE DES CENT-ET-UN, par M. JULES JANIN. | 375 |